

Pierre Nepveu. *Gaston Miron : la vie d'un homme*, Montréal, Éditions du Boréal, 2011, 897 p.

Yvan Lamonde

Volume 12, numéro 2, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013879ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013879ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamonde, Y. (2012). Compte rendu de [Pierre Nepveu. *Gaston Miron : la vie d'un homme*, Montréal, Éditions du Boréal, 2011, 897 p.] *Mens*, 12(2), 173–176.
<https://doi.org/10.7202/1013879ar>

radioroman *Au tour de Nana* de Michel Tremblay, diffusé à CBF en 2002, et les émissions *Autour des voisines* et *Le temps des colombes* d'André Myron, présentées à Radio Ville-Marie entre 2002 et 2008. Selon Legris, la radio québécoise, Radio-Canada en tête, valorisant l'éclectisme et la superficialité plutôt que les contenus savants et éducatifs, a fait table rase sur près de quatre-vingts ans de tradition dramatique et a ainsi créé un grand vide culturel.

Malgré quelques erreurs qui ont résisté à l'épreuve de la relecture (comme la confusion des années de diffusion des radiothéâtres *La toile d'araignée* et *Confession d'un héros* d'Hubert Aquin), l'ouvrage de Legris, par la richesse de l'information et son exhaustivité historique, est un incontournable pour quiconque s'intéresse aux médias québécois. Il convient toutefois de préciser le constat sur lequel l'auteure termine son analyse, attribuant la disparition des dramatiques radiophoniques à la désaffection de l'auditoire. Certes, le passage à l'ère numérique a donné lieu à une fragmentation accrue des habitudes d'écoute du public, amplifiée par la multiplication des supports médiatiques. Cependant, si la fiction a abandonné le paysage radiophonique québécois, ce n'est peut-être pas tant la faute du public que celle du média lui-même qui, refusant de se moderniser, a laissé tomber une grande partie de ses auditeurs. Au contraire de la radio, la télévision a su investir avec succès l'Internet, renouvelant le format de ses dramatiques et leur offrant un nouveau milieu de diffusion, la webtélé (pensons au site radio-canadien *tou.tv*). À quand un virage similaire pour la radio québécoise ?

— François Harvey

Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal

Pierre Nepveu. *Gaston Miron : la vie d'un homme*, Montréal, Éditions du Boréal, 2011, 897 p.

Pierre Nepveu, spécialiste de la poésie québécoise et poète, a résolu pour lui-même, avec originalité et brio, les paradoxes sinon les apories du genre biographique. Le sujet n'était pas de tout repos : un

poète, culturellement venu de loin, inachevé et volontairement inachevable, perclus à la fois d'hésitations et de volonté de ne rien renier de son passé. Bref, un électron libre difficile à observer et à comprendre. Le défi pourrait être formulé autrement : comment faire la biographie d'un individu que son harmonica pourrait presque résumer? Comme si faire l'histoire de son nostalgique harmonica avait été une autre entrée dans l'homme Miron (1928-1996).

L'ouvrage emprunte son titre à celui que le poète italien « de la densité existentielle, de la douleur surmontée dans la dignité », Guiseppè Ungaretti, avait donné à l'ensemble de son œuvre *Vita d'un uomo* (p. 608). Biographie qui entend ainsi restituer le poids d'humanité de Miron. Le défi est d'autant plus grand qu'il faut savoir lire la poésie, comme il faut savoir lire une langue. Car l'auteur, qui cherche d'abord à comprendre le processus de création de Miron, se centre sur ses poèmes plus que sur ses textes en prose dont il a fait l'édition avec Marie-Andrée Beaudet. Il y a une explication à ce choix : les textes en prose sont le plus souvent autobiographiques et Miron y a construit une représentation de lui-même, son propre « grand récit » à propos duquel le biographe est, avec raison, vigilant. C'est donc la poésie qui est le pôle magnétique de l'analyse d'une œuvre exigeante mais limitée, publiée tardivement (en 1970) et à laquelle le poète n'ajoute à peu près rien après 1986. La finesse du biographe réside, pour une part, dans ses allers et retours dans l'œuvre pour en voir les trames et les récurrences. Pour faire sentir la maturation de l'œuvre poétique, Nepveu travaille avec une écriture claire, efficace et où le sens de la formule n'est jamais grandiloquent (« l'hiver des hommes seuls et des pays sans soleil », p. 614).

C'est sur « l'action poétique » de Miron, qui avait ainsi présenté sa démarche, que Nepveu braque son attention, suggérant au lecteur que l'expression a déjà tout de « l'action politique ». La finesse de l'approche se joue, ici aussi, dans cette volonté de comprendre le « barde national », qui dit ne pas faire de politique mais plutôt vivre et faire voir les rapports entre politique et littérature.

La plus grande originalité de cette biographie réside dans sa méthode, façon de faire qu'on identifie à divers signes au fil des 897 pages. Premier signe : s'il utilise les archives de Miron, l'ensemble de ses œuvres publiées et neuf films sur Miron ou les Nuits de la poésie, Nepveu recourt à très peu d'études sur Miron, sur la poésie ou sur l'histoire du Québec de la période couverte. Le biographe travaille avec un bagage intellectuel et universitaire de plus de trente ans, lit les textes et les contextualise brièvement, efficacement. Cette compréhension de l'intérieur de l'homme et de l'œuvre est la façon du biographe de situer l'homme dans son temps, de rester auprès de Miron, d'UN itinéraire, d'une subjectivité qui ne se disperse ou ne se perd jamais dans quelque détermination extérieure. On verra plus loin la richesse d'un regard de ce type.

Nepveu aborde un quasi-contemporain, un poète dont il a lu et suivi l'œuvre, qu'il a rencontré la première fois en 1978 (p. 609), dont il a édité les œuvres sans être de la première proximité de l'homme, qui lui a un jour montré ses classeurs. Et pourtant, à aucun moment, le lecteur ne sent quelque familiarité, quelque identification à son objet. Au contraire, le biographe garde constamment une distance critique qui contribue précisément à restituer la complexité de la vie d'un homme. Nepveu fait ressortir la difficulté d'écrire de Miron et la diversité des prétextes pour remettre au lendemain le fait de publier, son côté candide, son rapport tortueux aux femmes ; il rappelle que d'autres poètes le trouvent parfois « boy scout » (Roland Giguère, p. 234), que les contre-culturels et les marxistes-léninistes estiment qu'il ne décroche pas de *Parti pris* (p. 533). Exemple de cette distance créatrice du biographe : « Ainsi est Miron : d'autant plus actif et agité à l'extérieur qu'il se sent miné à l'intérieur, gesticulant et palabrant à la puissance inverse de la pauvreté morale qu'il éprouve, vrai de vrai *Canuck* dont le sentiment tragique de la vie et la détresse du cœur servent de tremplin à un verbe haut et à un débordement d'actions tous azimuts » (p. 345).

Je peux prendre la mesure de l'approche de l'intérieur de Nepveu parce que j'ai pratiqué une approche disons plus extérieure, en portant

attention à la seule prose de Miron (*Cahiers des Dix*, 2010). Mais la dialectique centripète-centrifuge chez Nepveu ouvre tout autant des fenêtres pour les historiens. Après Christine Tellier, qui a publié une histoire des éditions de L'Hexagone, le biographe montre du doigt une autre trame des années 1930 et 1940 que celle de la JOC ou de la JEC, celle de l'Ordre de bon temps, mouvement mixte polarisé par la culture traditionnelle. Nepveu met le doigt sur une dimension fondamentale de la trajectoire de Miron : l'homme incarne de façon exceptionnelle une transition, qui conjugue tant bien que mal la tradition et la modernité. Il écrit : « La vision qu'a Miron du Québec et de sa culture a longtemps pivoté autour d'un groupe d'âge : *ma* génération, cette formule qui revient comme un leitmotiv dans ses réflexions et ses analyses des années 1950 et 1960. L'histoire de cette génération a valeur d'exemple : elle a dû s'arracher à l'indigence culturelle et à de lourdes contraintes idéologiques pour accéder à la conscience de sa liberté » (p. 534). L'intérêt du parcours de Miron réside dans la temporalité qu'il traverse, 1930-1996, l'époque de la Crise, de la guerre, du décollage culturel personnifié par Borduas et symbolisé par la fondation de L'Hexagone, la montée de l'indépendantisme, l'aventure de *Parti pris*, la prise du pouvoir par le Parti québécois, les référendums de 1980 et de 1995. La vie de cet homme, c'est « la logique d'une prise de conscience menant à une libération », c'est UNE conscience, une subjectivité qui avance et se plante dans l'Histoire.

Quelle histoire ferait-on du son d'un harmonica? Que dire du sens de ce son nostalgique qui accompagne souvent le verbe oral et écrit de Miron? Pierre Nepveu y est attentif, qui clôt sa biographie (p. 789) en rappelant le geste de cet homme qui, devant la fosse au cimetière, sort son harmonica, joue un dernier air et qui, à la place d'une fleur, jette son harmonica dans la fosse.

— Yvan Lamonde
Université McGill